
A travers un album de photos, l'itinéraire d'une famille sur un siècle

Jean-Pierre DALZON

Un vieil album photographique retrouvé au gré des tris de greniers familiaux, les encouragements d'un ami, et c'est un petit travail de détective qui commence pour retrouver l'histoire de ce document, témoin d'une époque, et les souvenirs qui ressuscitent une famille ardéchoise, profondément ancrée dans l'histoire locale et l'histoire tout court, mais aujourd'hui disparue.

La famille Boisson est originaire du village de Casteljou, plus précisément du hameau de la Rouveyrolle, dans le sud de l'Ardèche. C'était une famille d'agriculteurs et évidemment, au milieu du XIXe siècle, d'éducateurs de vers à soie. La propriété n'est cependant pas très importante et déjà l'exode rural commence, avec l'expatriation des enfants de Jean-Pierre Boisson († 1889) qui émigrent en ville. L'un des fils, Clément Boisson, part pour Lyon mais reste dans l'univers de la soie car il exerce la profession de représentant de commerce en tissus. Il se marie, toujours dans le même univers, avec Virginie Perbost, issue d'une famille de Laurac. Le père de Virginie exerçait la profession de marchand de graines de vers à soie et assurait aussi le négoce des cocons.

C'est le fils de Clément et Virginie, Gabriel, classe 1898 comme on disait à l'époque, qui est l'auteur de la plupart des clichés. Il s'est intéressé très jeune à cet art et possédait un véritable matériel de professionnel qui, conservé dans la maison de Laurac, a été remis depuis au musée de la photographie à Orsay.

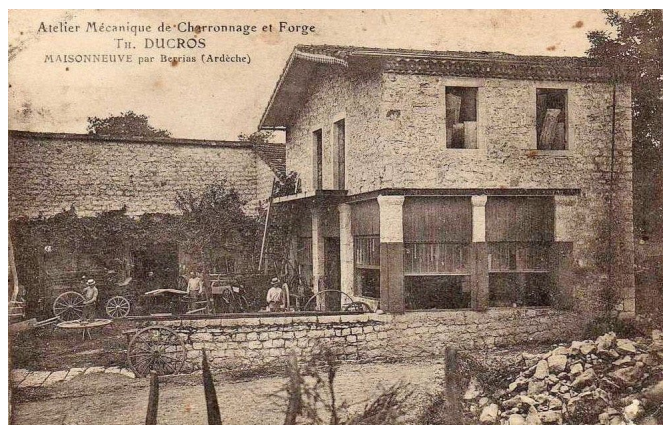
Gabriel travaillait comme comptable à l'usine de la Viscose à Vals-les-Bains (encore dans la soie, mais elle était devenue artificielle !).

En 1907 il se marie avec une jeune femme de Maisonneuve à Chandolas : Gabrielle Ducros, fille de Théodore Ducros (1) issu, lui, d'une famille d'artisans : maréchal-ferrant, charron, forgeron... qui s'est installée sur la route 104 propice à leur artisanat.

Théodore Ducros a eu le malheur de tirer un mauvais numéro à la conscription et la pénurie de remplaçants lui vaudra de se retrouver incorporé en 1870 dans un régiment de ligne engagé "contre l'intérieur" au cours de la Commune de Paris, puis dans la Légion étrangère qui

manquait... d'étrangers (2), où il se retrouve en train de "pacifier" l'Algérie, du côté d'Oran.

Il réussit à survivre à ces aventures et, de retour au pays (en 1876 !), il développe l'entreprise familiale qui devient une véritable petite usine de charronnage et forges, à la pointe du progrès avec des machines motorisées et entraînées, via un système complexe de courroies, par une



L'atelier de charronnage et forges à Maisonneuve

machine à vapeur. L'usine marche bien et cela permettra à notre Théodore de donner une bonne éducation artistique à ses filles et scientifique pour les garçons à l'École technique à Aubenas et aux Arts et Métiers à Aix-en-Provence pour l'un d'eux.

Mais revenons à notre Gabriel. Il va initier sa femme et son beau-frère à la photographie, qui n'a rien à voir avec les appareils d'aujourd'hui : appareils à soufflets, plaques sensibles, calcul du temps de pose, puis tirage dans des bains soigneusement dosés. Sa résidence de travail est à Vals-les-Bains mais il a une maison et une petite propriété à Laurac. En 1908 le couple a un fils Pierre, en 1910 une fille Renée.

1. Arrière grand-père de l'auteur du côté maternel.

2. A moins que les Ardéchois aient été considérés comme tels ?



*Gabrielle Boisson
à Laurac*



Gabriel Boisson

Nous retrouvons à travers ces événements familiaux un indice pour dater les prises de vues.

Les premières images sont prises vers 1895, avec une pointe d'activité vers 1906.

La photo ci-dessous date sans doute de 1895, car elle représente la construction du viaduc de Largentière : la ligne de chemin de fer reliant Saint-Sernin et Le Teil à la sous-préfecture a été inaugurée en 1896, les travaux ont débuté en 1893. Dès 1936 le service de voyageurs sera arrêté...



Le viaduc de Largentière



Vals-les-Bains à la "belle époque"

Vals-les-Bains n'est pas oublié avec la Volane et les hôtels réputés qui attirent curistes et premiers touristes fortunés français et étrangers.

Comme pour confirmer la datation des photographies conservées, notre Boisson, qui a de la famille à Marseille, en profite pour visiter l'exposition coloniale de Marseille en 1906. Cette exposition, la première du genre, occupait 24 hectares à proximité du Prado, sur un ancien champ de manœuvre. Toutes les colonies étaient représentées, avec reconstitution de constructions locales et présentation des "indigènes" (!) : Indochine, Cochinchine, Tonkin, Tunisie, Algérie, Madagascar... C'est très photogénique, comme par exemple le pavillon exotique du Siam.

Mais il faut bien retourner travailler, à l'usine de la Viscose à Vals-les-Bains ce qui n'empêche pas de faire un petit reportage dans la ville voisine d'Aubenas avec une vue de l'Airette et de Pont d'Aubenas avant urbanisation.

Et puis, nous irons aux Vans, voir la sœur de Gabrielle qui s'est mariée avec un marchand de confection (l'enseigne existe encore : maison Violet), toujours dans le tissu... On n'est pas encombré par les voitures à ce moment-là.

Mais après ce petit tour en images revenons à ce que devient notre famille Boisson - Ducros, Gabriel et Gabrielle, alors que viennent les années de la Guerre de 1914-1918.



1906 - L'exposition coloniale de Marseille,
le pavillon du Siam



1906 - L'exposition coloniale de Marseille,
le pavillon de l'Algérie



Aubenas - L'Airette et le lavoir municipal



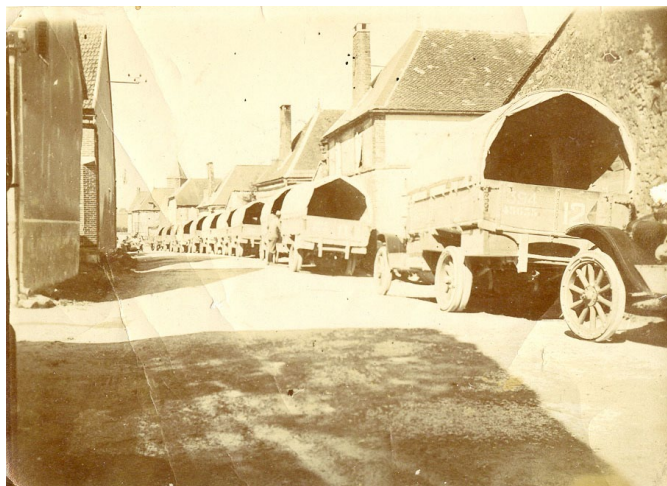
Pont d'Aubenas



Les Vans



La maison Violet



En direction de Verdun



L'atelier devient garage automobile

Le frère de Gabrielle, Alfred Ducros a repris l'atelier familial. Engagé en 1914, il est affecté à une unité du train automobile qui assurera la logistique de Verdun. Il a fait suivre son appareil photo...

Il reprend, après la guerre, le nouveau métier qu'il vient d'apprendre et transforme l'atelier en garage automobile, un des premiers de la région, mais c'est une autre histoire...

Son beau-frère Gabriel aura lui un destin tragique. Il a été incorporé sur le front italien pour venir en renfort après la défaite de Caporetto (24 octobre 1917) face aux Autrichiens. Une permission est accordée pour passer Noël 1917 en famille.

Le train militaire 612, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917, arrive à Modane plein de permissionnaires. Les autorités militaires décident, malgré l'avis de ceux qui connaissent la voie, de faire partir ce train surchargé avec une seule locomotive sur la redoutable descente vers Chambéry. L'inévitable se produit. Lancé à plus de 100 km/h sur une voie limitée à 40 km/h, le train déraille, les wagons prennent feu dans un amas indescriptible de ferraille, 300 mètres avant la gare de Saint-Jean-de-Maurienne. L'accident fait sept cents morts ; il restera longtemps classé "secret militaire". La permission des autres appelés de la famille sera consacrée à venir reconnaître le corps de Gabriel...

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom ~~BOISSON~~ BOISSON

Prénoms ~~Alfred Gabriel, Gustave~~

Grade ~~Sergent Major~~

Corps ~~267^e Régiment d'Infanterie~~

N^o ~~30~~ au Corps. — Cl. 1898

Matricule. ~~L. M. 06~~ au Recrutement Privas

Mort pour la France dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917.

à ~~S^t Michel de Maurienne Savoie~~

Genre de mort ~~Accident de chemin de fer~~

Né le 25 Juin 1898

à ~~Laurias~~ Département ~~Ardèche~~

Arr^e municipal (p^r Paris et Lyon). }
à défaut rue et N^o.

Jugement rendu le ~~DC~~

par le Tribunal de ~~Extrait du registre~~

acte ou jugement transcrit le ~~le décès transmis~~

le 4 Juillet 1918 à ~~Laurias~~

N^o du registre d'état civil ~~(Ardèche)~~

534-708-1921. [26434.]



La veuve, Gabrielle, est recueillie avec ses enfants chez son père Théodore à Maisonneuve. Pour gagner sa vie elle apprend le métier de sténo-dactylo et s'expatrie après la guerre avec ses enfants à Paris, sans rompre avec l'Ardèche (la maison de Laurac sert de refuge). Grâce à la ténacité maternelle et à leur statut de pupilles de la nation, les enfants feront de bonnes études.

L'aîné, Pierre, ingénieur de l'Ecole navale, puis de l'Ecole de l'air, entre dans l'aviation. En 1940, prisonnier en Allemagne, il échoue dans plusieurs tentatives d'évasion.

Il pourra revenir à l'occasion de "la relève". Il participera à un mouvement de résistance lié aux Américains et ayant des maquis dans la région du Loiret. Un poste de radio mobile utilisé pour les communications clandestines a atterri... dans mon grenier. Il était composé de trois éléments modulaires, destiné à être transporté

dans deux sacs de vélo (avec une botte de poireaux pour tromper l'occupant et si possible une jeune femme sur le vélo). Sa sœur Renée sera souvent sollicitée pour ce transport. Le déménagement fréquent, le codage des messages, la limitation de durée permettaient d'échapper à la



Scène de vie à l'oflag

localisation par triangulation... La maison de Laurac sert de refuge pendant la guerre à des bijoutiers juifs du quartier latin..., ils ne seront pas dénoncés et rouvriront leur magasin à la Libération.

Usé par une vie trépidante et des entreprises multiples après guerre, Pierre mourra jeune en 1950.

Sa sœur Renée fera des études de docteur en pharmacie, elle a notamment travaillé chez Roussel-Uclaf. Elle a monté une première "délocalisation" en lançant vers 1950 une usine de fabrication de médicaments à Casablanca.

C'était une grande érudite, adepte de l'Ecole du Louvre et des voyages culturels, ouverte sur les cultures d'ailleurs.

Les deux enfants Boisson sont morts sans descendance ; la famille s'est éteinte et n'existe plus que dans le souvenir de quelques-uns. L'importante iconographie photographique qui a échappé aux déménagements et échoué dans un grenier ("Tiens, Jean-Pierre, toi qui aimes les choses anciennes, tu en feras bien quelque chose...") contribuera, peut-être, à sauvegarder une part de leur mémoire.



Dans le grenier, avec l'album photo, la radio clandestine en ordre de marche, en configuration transport, il ne manque pas le schéma de dépannage !



Pierre et Renée entourant Théodore Ducros (la fillette est sa petite-fille Yvonne, mère de l'auteur de ces lignes)



Casablanca 1950 - Usine de médicaments marocaine

